

CHAPITRE III

But de la *Recherche de la vérité*. — Erreurs que Malebranche se propose de combattre et vérités qu'il veut faire triompher. — De la cause et des occasions de l'erreur. — Illusions des sens et règle à suivre pour s'en préserver. — Erreurs de la vue. — Incertitude des moyens par lesquels nous jugeons de la distance des objets. — Erreurs des sens au sujet des qualités sensibles. — Erreurs indirectes dont ils sont la cause. — Visions de l'imagination. — Influence de l'imagination de la mère sur l'enfant. — Causes physiques et morales de la diversité des imaginations. — Travers des personnes d'étude, des personnes d'autorité et des théologiens. — Contagion des imaginations, puissance des imaginations fortes. — Entraînements des inclinations et des passions. — Comment la pensée d'un mal éternel fausse l'esprit. — Mauvais effets de l'admiration. — Contre la passion du savoir mal réglée. — Attaques contre les érudits. — Abstractions de l'entendement. — Chemins qui nous conduisent à la vérité. — Règles pour ne se tromper jamais. — Parallèle de Descartes et d'Aristote. — Avis pour se conduire par ordre dans la recherche de la vérité.

Nous allons d'abord étudier la partie logique et morale de la *Recherche de la vérité* qui nous servira d'introduction à la philosophie de Malebranche. Le sujet de cet ouvrage, dit Malebranche, est l'homme tout entier, l'homme considéré en lui-même, et l'homme dans son rapport avec le corps et avec Dieu. Mais, en étudiant l'homme et ses facultés, il a seulement pour but d'expliquer nos erreurs et de remonter à leur principe : « Je n'ai jamais eu dessein, dit-il, de traiter à fond de la nature de l'esprit, mais j'ai été obligé d'en dire quelque chose pour expliquer les erreurs dans leur principe (1). »

En effet, il se propose de faire la guerre à l'erreur, cette

(1) Fin du 5^e livre.

cause de toutes les misères de l'homme, de dissiper les illusions, les préjugés qui naissent de l'union avec le corps, et de purifier, pour ainsi dire, l'entendement, afin de le préparer à recevoir la vérité. Cette vérité, à laquelle il veut ouvrir les intelligences, c'est, comme on le voit à chaque page, la vérité de la philosophie de Descartes. Entre toutes les maladies de l'esprit humain, celles auxquelles, de préférence, il déclare la guerre, les erreurs contre lesquelles il déploie le plus de verve et d'ironie, sont celles qui faisaient alors obstacle dans les esprits à la philosophie de Descartes. Sans cesse, de même que la *Logique de Port-Royal*, il cite Aristote en exemple de toutes les erreurs où l'entendement mal dirigé peut tomber, et Descartes au contraire comme le modèle de toutes les vérités où, par la vraie méthode, l'esprit humain peut atteindre.

Pour nous engager à le suivre dans cette voie étroite qui conduit à la vérité, Malebranche, comme le remarque finement M. Sainte-Beuve (1), annonce son dessein de la façon la plus insinuante et la plus modeste. On dirait un moraliste qui se propose de faire rentrer l'homme en lui-même et de l'amender, plutôt qu'un métaphysicien qui prétend substituer au monde réel un monde intelligible. Cet effort nécessaire, que l'homme doit faire sur lui-même pour combattre l'erreur, cause de la misère des hommes, il tâche de nous le représenter comme moins difficile qu'on n'a coutume de le croire. « Il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait beaucoup à souffrir dans la recherche de la vérité; il ne faut que se rendre attentif aux idées claires que chacun trouve en soi-même, et suivre exactement quelques règles que nous donnerons dans la suite. » D'ailleurs, ajoute-t-il, quand cet effort n'aurait pas tout l'effet qu'on pourrait en attendre, il ne serait pas inutile; si les hommes ne deviennent pas infailibles, ils se tromperont beaucoup moins, et, s'ils ne se délivrent pas

(1) *Histoire de Port-Royal*, 5^e vol.

entièrement de leurs maux, ils en éviteront au moins quelques-uns.

Mais Malebranche ne se contente pas de dire que l'esprit humain est faible, de montrer qu'il est faillible, il veut surtout nous faire bien sentir ses faiblesses, et nous découvrir en quoi consistent ses erreurs. De là cette longue énumération des causes de nos erreurs qui remplit cinq livres, sur six, de la *Recherche de la vérité*. La vérité saisissante de cette analyse, si fine, si piquante, si délicate, des égarements de l'esprit et du cœur, où Malebranche souvent rivalise avec La Rochefoucauld et La Bruyère, subsiste et subsistera toujours, indépendamment de toutes ses hypothèses métaphysiques ou théologiques. Aussi a-t-elle été unanimement admirée par les adversaires, comme par les disciples de Malebranche, par le dix-huitième comme par le dix-septième siècle (1).

L'union de l'âme avec le corps, union fortifiée par le péché, voilà, selon Malebranche, la raison première et la cause de l'erreur, le principe de toutes les misères des hommes. Ce n'est pas Dieu qui nous trompe, c'est nous qui nous trompons par le mauvais usage de notre liberté, par la précipitation de nos jugements; toute erreur est donc répréhensible. Mais s'il n'y a qu'une cause réelle, il y a plusieurs occasions de l'erreur, qui sont toutes nos manières d'apercevoir, jointes à nos inclinations et à nos passions. Les sens, l'imagination, les inclinations, les passions, l'entendement pur lui-même, voilà les cinq chefs auxquels Malebranche rapporte toutes nos erreurs. Il passe donc en revue les illusions des sens, les visions de l'imagina-

(1) Voici, par exemple, le jugement qu'en porte Condillac : « Quand il saisit le vrai, personne ne peut lui être comparé. Quelle sagacité pour dévoiler les erreurs des sens, de l'imagination, de l'esprit et du cœur ! Quelle touche quand il peint les différents caractères des gens qui s'égarèrent dans la *Recherche de la vérité*. Se trompe-t-il lui-même, c'est d'une manière si séduisante qu'il paraît clair jusque dans les endroits où il ne peut s'entendre. » (*Traité des Systèmes*, chap. vii.)

tion, les abstractions de notre esprit, qui nous trompent à chaque instant, les inclinations de la volonté, et les passions de notre cœur, qui nous cachent presque toujours la vérité.

Quoique Malebranche fasse une guerre très-vive aux sens, il ne les condamne pas d'une manière absolue. Il les trouve même si bien proportionnés à leur véritable fin qu'il ne peut se résoudre à croire qu'ils aient été entièrement corrompus par le péché originel (1). En effet, à ne les considérer que par rapport au but pour lequel ils nous ont été donnés, qui est uniquement la conservation du corps, on voit qu'ils s'acquittent merveilleusement de leur fonction, avec un ordre et une exactitude qu'on ne saurait croire une suite du péché. Ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, mais notre volonté par ses jugements précipités. Comment faut-il donc en user pour éviter l'erreur? Voici, selon Malebranche, la règle à suivre : « Ne juger jamais par les sens de ce que les choses sont en elles-mêmes, mais seulement du rapport qu'elles ont avec notre corps. » Mais si les sens sont excellents pour tout ce qui regarde la conservation de notre être sensible, ils sont de faux témoins par rapport à la vérité. Pour les convaincre d'illusion et d'infidélité, il s'en prend particulièrement au sens de la vue. Comme de tous nos sens c'est le plus noble et le plus étendu, il suffira, dit-il, de ruiner l'autorité des yeux sur la raison pour nous porter à une défiance générale de tous nos sens.

(1) Afin de justifier ce sentiment, Malebranche fait diverses hypothèses, que nous n'examinerons pas, sur les changements et les désordres survenus dans la nature de l'homme par le péché, et sur ce qu'était Adam avant la chute. Bornons-nous à la conclusion, qu'Adam a dû avoir les mêmes sens que nous, et être affecté d'une manière analogue par les objets. Tout le changement aurait consisté dans l'affaiblissement du ressort par où il dominait les sens pour s'attacher à Dieu. On voit, dès le début, comment la théologie égare Malebranche. Le philosophe qui proclame avec tant de force l'évidence comme règle souveraine, pour nous apprendre ce qu'est l'homme, ce que sont les sens, commence par rechercher ce qu'a été Adam, par quelle secrète inclination il est tombé, et quels sont les effets de cette chute, au lieu de consulter exclusivement l'observation et l'expérience.

Dans cet examen critique des erreurs dont la vue est l'occasion, ce qu'il faut remarquer, au double point de vue de la psychologie et de l'optique, c'est l'analyse des divers moyens par lesquels nous jugeons de la distance des objets, analyse que Berkeley semble avoir empruntée en grande partie à Malebranche, quoique Reid lui en fasse exclusivement honneur. Malebranche a raison quand il montre l'incertitude des divers moyens par lesquels, sur la foi des yeux, nous apprécions la distance des objets, mais il a le tort de paraître confondre les perceptions des sens, qui sont infaillibles, avec les jugements que nous portons à leur occasion, dans lesquels seuls gît la possibilité de l'erreur. Si nous sommes exposés à l'erreur, en jugeant par les yeux de la distance des objets, c'est uniquement parce que nous demandons à la vue ce que le tact seul pourrait nous donner avec certitude. Faute de faire cette distinction entre les perceptions et les jugements qui en sont la suite, ou les sentiments si variables qu'elles font naître en nous, Malebranche rejette d'une manière absolue l'autorité du témoignage des sens.

La grande tromperie dont ils se rendent coupables à notre égard, c'est, selon lui, de nous montrer dans les objets les qualités sensibles qui n'ont d'existence que dans l'âme elle-même. Il insiste beaucoup sur cette prétendue cause d'erreur, afin de justifier la philosophie de Descartes sur un des points où elle était le plus attaquée, et d'achever de ruiner les formes substantielles de l'École.

Ces formes imaginaires étaient en effet fondées sur de prétendues différences essentielles perçues par les sens entre les objets. Mais si le témoignage des sens est réduit à sa véritable valeur, ces différences s'évanouissent pour ne laisser subsister que la seule étendue, avec la diversité des figures et du mouvement des parties, par où s'explique la diversité infinie des choses matérielles.

Le moraliste, succédant au psychologue, énumère les erreurs dont les sens sont la cause indirecte par l'impuissance où ils mettent l'âme, toujours extrêmement appliquée à

leurs objets, d'être attentive à ce que l'entendement lui représente au même moment. Une personne explique-t-elle quelque vérité, au lieu d'être attentive à ses raisons, l'âme le sera davantage à l'air et à la manière de celui qui parle. Quelqu'un s'exprime-t-il avec facilité, a-t-il l'air d'un honnête homme et d'un homme d'esprit, est-il suivi d'un grand train, en un mot, est-il assez heureux pour plaire, il aura raison dans tout ce qu'il avancera, « et il n'y aura pas jusqu'à son collet et ses manchettes qui ne prouvent quelque chose. » Est-il assez malheureux pour avoir les qualités contraires, il aura beau démontrer, il ne prouvera jamais rien. Ce collet sale et chiffonné fera mépriser celui qui le porte et tout ce qui peut venir de lui. Voilà quels sont, selon Malebranche, les jugements des hommes. Ce n'est pas la raison, ce sont leurs yeux et leurs oreilles qui jugent de la vérité, même dans les choses qui ne dépendent que de la raison. Les personnes sages doivent toujours se mettre en garde contre cette séduction des manières sensibles. « Ils imitent ce fameux exemple des juges de l'Aréopage qui défendaient rigoureusement à leurs avocats de se servir de ces paroles et de ces figures trompeuses, et qui ne les écoutaient que dans les ténèbres, de peur que les agréments de leurs paroles et de leurs gestes ne leur persuadassent quelque chose contre la vérité et la justice, et afin qu'ils pussent davantage s'appliquer à considérer la solidité de leurs raisons. » Mortifier et combattre les sens, afin d'ôter de ce poids qui nous entraîne vers les choses sensibles; ne jamais juger par les sens de ce que sont les choses en elles-mêmes, mais seulement par rapport à nous, voilà les grandes règles de logique et de morale recommandées par Malebranche contre les erreurs des sens.

Faire taire l'imagination n'importe pas moins que de régler les sens. Quelle n'est pas la vivacité et la verve de Malebranche contre l'imagination! Avec quelle vérité, avec quelle abondance et quelle finesse, il en décrit toutes les formes, toutes les espèces, tous les effets directs ou indirects sur nous-mêmes et sur les autres, suivant les âges,

les sexes, les conditions, et tous les dangers qui en résultent par rapport à la vérité ! Que d'originalité, quelle délicatesse et quelle exactitude d'observation, à travers les hypothèses philosophiques et théologiques les plus téméraires, que d'excellents préceptes d'éducation, de lecture des auteurs et de critique littéraire, dans le livre sur les erreurs de l'imagination ! L'imagination dépend des sens, elle participe à leurs défauts, mais elle a sa malignité particulière ; elle dénature plus profondément les choses, elle étend plus au loin ses ravages.

Dès le ventre de notre mère, l'imagination, selon Malebranche, commence à exercer sur nous sa pernicieuse influence. Toutes les impressions du cerveau de la mère se communiquent à celui de l'enfant, et cette communication influe à la fois sur son corps et sur son esprit. Par cette mystérieuse communication il a la prétention d'expliquer, non-seulement la transmission héréditaire d'un même type dans la même espèce, mais le péché originel lui-même. Avec les traces de leur cerveau, les mères déposent dans les enfants les germes de leurs propres passions, et corrompent pour ainsi dire, par avance, leur esprit et leur cœur. Peu d'enfants, selon Malebranche, arrivent au monde qui déjà n'aient l'esprit mal tourné en quelque chose, et qui ne portent des germes d'erreurs. De là aussi il fait dériver ces bizarreries et ces faiblesses d'imagination héréditaires qu'on remarque dans certaines familles.

La rectitude de la raison de l'enfant est donc déjà compromise dans le sein de sa mère, mais lorsqu'il vient au monde, combien le péril n'est-il pas encore plus grand ! Tout conspire autour de lui pour dérégler son imagination ; tout lui est nouveau, étrange, terrible, tout blesse profondément et bouleverse ce cerveau encore si tendre. Or, parmi tant de blessures, il en est qui ne guérissent pas, et de ce premier bouleversement, comme de celui causé par l'action du cerveau de la mère, dérivent une foule d'inclinations, ou d'aversion, dont plus tard on ne peut se rendre compte. Qu'on ajoute la conversation, les contes ridicules

des mères, des nourrices, qui achèvent de perdre l'esprit de l'enfant, en y jetant les semences de toutes les appréhensions et de toutes les faiblesses.

En outre, l'état physique du cerveau, d'où dépend celui de l'esprit, donne à chaque âge et à chaque sexe une différente nature d'esprit et d'imagination. La trop grande délicatesse des fibres du cerveau rend les femmes en général incapables de découvrir des vérités un peu cachées. Une bagatelle les détourne, un rien les effraye ; la manière, non la réalité des choses, remplit leur esprit. La dureté des fibres rend les vieillards incapables d'apprendre des choses nouvelles, parce qu'elles ne peuvent recevoir de nouvelles traces.

Outre les causes physiques, il y a des causes morales, non moins puissantes, de la diversité et des travers des imaginations qui dépendent des conditions et des emplois de chacun dans la société. Les esprits animaux, qui ne jouent pas un moins grand rôle dans la physiologie de Malebranche que dans celle de Descartes, vont d'ordinaire naturellement dans les traces les plus frayées, les plus souvent parcourues du cerveau, c'est-à-dire, dans les traces des idées les plus familières. De là l'influence décisive sur la manière de voir les choses et sur l'esprit, de l'emploi et de la condition dans lesquels on vit ; de là la cause la plus ordinaire de la confusion et de la fausseté des idées. Ainsi on croit apercevoir un visage dans la lune, quoique les taches qu'on y voit n'y ressemblent guère, parce que les traits de la figure humaine nous sont plus familiers que tout autre objet. Une maladie nouvelle fait-elle des ravages, elle imprime des traces profondes dans tous les cerveaux, et désormais partout c'est elle qu'on reconnaît dans toutes les maladies. Qu'un seul de ses symptômes apparaisse, on ne tiendra nul compte de l'absence de tous les autres. Si c'est le scorbut, toutes les maladies nouvelles seront le scorbut pour les imaginations épouvantées.

Au premier rang des manières de vivre qui faussent le plus l'imagination, Malebranche place l'emploi des per-

sonnes d'étude. Quelle sévère et piquante critique des travers des érudits et des savants dont les préjugés étaient le principal obstacle aux nouvelles doctrines ! Semblables à celui qui fermerait ses yeux pour se conduire par les yeux d'un autre, ils se servent de leur mémoire plutôt que de leur esprit. Paresse naturelle, incapacité de méditer, sottise vanité de passer pour savant, respect de l'antiquité ; telles sont les causes principales de ce renversement de l'esprit. Pour se faire agréer de ces personnes, il faudrait, dit-il spirituellement, que les vérités nouvelles vinssent avec de la barbe au menton. Les anciens n'étaient-ils donc pas des hommes comme nous ? Selon Malebranche, comme selon Bacon, Pascal et Descartes, c'est nous qui sommes les vrais anciens du monde : « Au temps où nous vivons, le monde est plus âgé de deux mille ans ; il a plus d'expérience, il doit être plus éclairé, c'est la vieillesse et l'expérience du monde qui font découvrir la vérité. »

Sous l'empire de ce respect aveugle, les personnes d'étude emploient leur temps à la lecture des anciens ; de là deux mauvais effets sur l'imagination, la confusion dans l'esprit et l'incapacité de penser par soi-même. On lit sans méditer, on ne fait que se charger la mémoire, au lieu de se former l'esprit. Ne voit-on pas que les personnes qui ont beaucoup de mémoire ont, en général, peu de jugement ? C'est aux sciences de mémoire que Malebranche applique ces paroles de saint Paul, *scientia inflat*, parce qu'elles ont plus d'éclat et donnent plus de vanité que la vraie science.

Voici encore la description, non moins vive et fidèle, d'un autre travers des personnes d'étude ; elles s'entêtent de quelque auteur et ne s'inquiètent plus de ce qu'il faut croire, mais seulement de ce qu'il a cru. On est plus curieux de savoir ce qu'Aristote a pensé de l'immortalité de l'âme que de savoir si l'âme est immortelle. Que s'il n'est pas fort utile de savoir ce qu'Aristote a pensé là-dessus, à plus forte raison ce que d'autres ont pensé qu'il en pensait. Cependant, il s'est trouvé des érudits pour composer des volumes touchant l'opinion de tel ou tel commentateur

sur l'opinion d'Aristote. En matière de foi, suivant une distinction qui revient souvent dans Malebranche, ce n'est pas un défaut de rechercher ce qu'on a cru, et il faut aimer l'antiquité, car la vérité s'y trouve ; mais, en philosophie, il faut au contraire aimer la nouveauté, parce que la raison veut que nous jugions les anciens plus ignorants que les modernes.

Ce ne sont pas seulement les personnes d'étude, mais les personnes d'autorité, suivant l'expression de Malebranche, telles surtout que les théologiens, que leurs habitudes d'esprit prédisposent à l'erreur. A ces personnes vénérables il reproche respectueusement de ne pas faire usage de leur esprit pour les vérités spéculatives, d'incliner à se croire infaillibles parce qu'on les écoute avec respect, de condamner trop librement tout ce qu'il leur plaît de condamner. Qu'elles soient d'autant plus circonspectes que leur autorité peut jeter un plus grand nombre d'esprits dans l'erreur ; qu'elles se gardent donc de faire mépriser la religion par un faux zèle, et en donnant cours à leurs propres opinions.

Non-seulement nous sommes trompés par les fantômes de notre propre imagination, mais aussi par l'imagination des autres, dont notre esprit reçoit le dangereux contre-coup. La description de cette contagion des imaginations est un des plus curieux et des plus intéressants chapitres de la *Recherche de la vérité* (1). Malebranche la fait dépendre de l'inclination naturelle à imiter ceux qui nous entourent, pour nous en faire bien venir, et de l'empire qu'exercent les imaginations fortes sur les esprits faibles. Absorbés par la vive impression des objets les moins considérables, les hommes à imagination forte sont incapables de juger sainement des choses difficiles et compliquées. Excessifs en tout, jamais ils ne voient les choses telles qu'elles sont. Ils admirent tout, se récrient sur tout, se

(1) Liv. II, 3^e partie, de la *Communication contagieuse des imaginations fortes*.